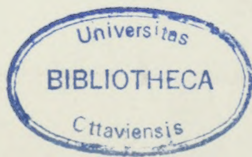

U d'/of OTTAWA
39003002648466



Le Miroir des Dames ou la patience de Griseledis. Laquelle Griseledis fut fille d'un pauvre homme appelé Janicole et fut femme du marquis de Saluces.





Remy de Gourmont

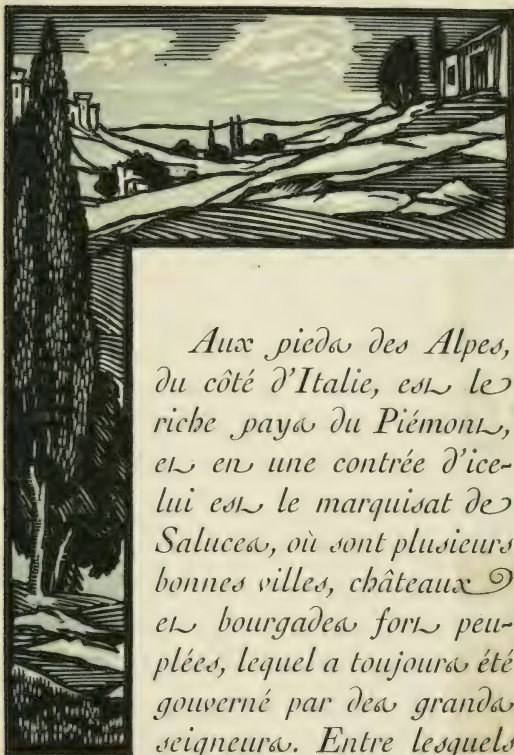
La Patience de Griseledis

Illustrations de P. A. Moras



Aux Editions du " Sagittaire "
chez Simon Kra, 6, rue Blanche; Paris
1 9 2 0

Comme le marquis de Saluces passait sa jeunesse sans se vouloir marier.



Aux pieds des Alpes, du côté d'Italie, est le riche pays du Piémont, et en une contrée d'icelui est le marquisat de Saluces, où sont plusieurs bonnes villes, châteaux et bourgades fort peuplées, lequel a toujours été gouverné par des grands seigneurs. Entre lesquels



on trouve que le plus grand et le plus renommé de leur race fut un nommé Gautier de Saluces, auquel appartenait la seigneurie dudit pays. Il était plein de bonnes mœurs; gouvernant ses sujets avec douceur ; il était aimé d'eux, ce qui le rendait renommé partout.

Le marquis passant le temps au divertissement de la chasse ne se souciait de rien plus, il ne songeait point à se marier, quoique souvent on lui eût persuadé cela, ce qui chagrinait fort ses vassaux, pour éviter les guerres civiles. Un jour s'étant assemblés pour cela, ils le prièrent de

recevoir leur requête ; et un seigneur du pays lui dit au nom de tout le peuple : Monseigneur, votre débonnaireté nous donne hardiesse toutes les fois que le besoin nous contraint de vous parler librement. Tous vos vassaux m'ont chargé de vous faire une prière touchant ce qu'ils désirent de vous, non pas qu'en ce j'aie quelque singularité, mais parce qu'ils ont connu que vous me faisiez la grâce de m'aimer comme vous me l'avez témoigné en plusieurs rencontres, dont je vous en remercie. Or est-il, Monseigneur, que tout ainsi que





de raison, tous vos faits et dits nous doivent plaire, dont nous sommes heureux d'avoir un tel seigneur; encore plus si nous voyions de votre lignée qui nous pût gouverner après vous; c'est ce qui manque à notre bonheur; c'est pourquoi nous vous prions de nous l'accorder, ce qui augmentera votre honneur et nous causera un grand bonheur en vous mariant. Et s'il vous plaît nous commander de vous chercher une femme, nous tâcherons de vous contenter. Mes amis, dit-il, vous me voulez contraindre à une chose pour laquelle je n'ai

jamais eu de volonté, et que j'avais résolu de ne faire jamais, me délectant de vivre en liberté.

Considérez combien il est difficile de trouver chose qui convienne bien à toutes les complexions qu'on a, et combien est malheureuse la vie de celui qui se trouve lié à une femme non convenable à soi, et jugez combien le mariage est une chose douteuse ; et si quelque bonne rencontre vient à l'homme, tout vient de Celui qui est au ciel. Mais pour adhérer à vos volontés, mes amis, je veux bien me marier. Et quant à





l'offre que vous me faites de m'en trouver une, je me contente de votre bonne volonté, la réputant procéder d'une sincère foi et loyauté. Mais afin que je n'aie à me plaindre de personne, si mal en venait, je veux moi-même en choisir une à mon gré, espérant avec l'aide de Dieu, auquel je recommande toutes mes actions, que par sa divine bonté il m'octroyera, avec le conseil de mes amis, le parti que je vivrai en paix et au salut de mon âme. Mais je veux que dès maintenant vous me promettiez tous que celle que je choisirai pour ma femme

sera honorée de vous et révérée pour votre princesse, comme si elle était fille du plus grand roi du monde. Ses gens désirant sur toutes choses que leur Seigneur fût marié, et voyant qu'il accordait leur demande, lui répondirent tous joyeusement qu'ils en étaient fort contents. La résolution prise, les députés remercièrent leur Seigneur et prirent congé de lui. Aussitôt le marquis dépêcha aucuns de ses familiers pour l'apprêt des noces et leur assigna le jour.





Comme le marquis de Saluces résolut de se marier avec Griseledis.





Auprès du château du marquis il y avait un petit village mal peuplé de gens tous pauvres où le marquis passait souvent à la chasse. Entre ces pauvres gens était un nommé Janicole, fort nécessiteux des biens de ce monde, mais fort homme de bien; et la



grâce de Dieu ne laisse pas d'être dans les pauvres maisons aussi bien que dans les riches. Ce bonhomme avait une fille nommée Griseledis, bien faite de corps et de visage; mais sa vertu et bonnes mœurs la rendaient encore plus recommandable. Ayant été nourrie pauvrement, elle ignorait les délices mondains et les délices de la cour.

Sa jeunesse était conduite par un viril courage, sa virginité accompagnée d'humilité et bonnes grâces, car de son petit travail elle nourrissait son pauvre père avec quelques brebis qu'elle menait paître

en faisant quelque chose de ses mains ; et ainsi ils subsistaient pauvrement.

Ses bonnes mœurs avaient fort plu au marquis, qui, allant à la chasse, avait jeté quelquefois les yeux sur elle : il l'avait d'autant plus regardée, non pas d'un voluptueux regard, mais par admiration de sa grande vertu et sagesse ; ce que remarquant le dit seigneur, et lui semblant assez belle, se résolut de la prendre pour femme.

J'ai trouvé, dit-il un jour, une jeune fille proche d'ici que je veux pour ma femme et l'emmener dans peu de





jours dans mon palais ; c'est pourquoi songez comment vous pourrez la recevoir honorablement, afin que je me puisse dire content de vos promesses et que vous le soyez de même.

Les seigneurs répondirent qu'ils s'efforceraient de l'honorer et tenir pour souveraine dame et maîtresse.

Puis chacun se prépara à faire grande fête : le marquis la fit préparer somptueusement, et telle que jamais on ne vit dans Saluces une si grande magnificence : invitant tous ses parents et amis avec toute la noblesse circonvoisine.

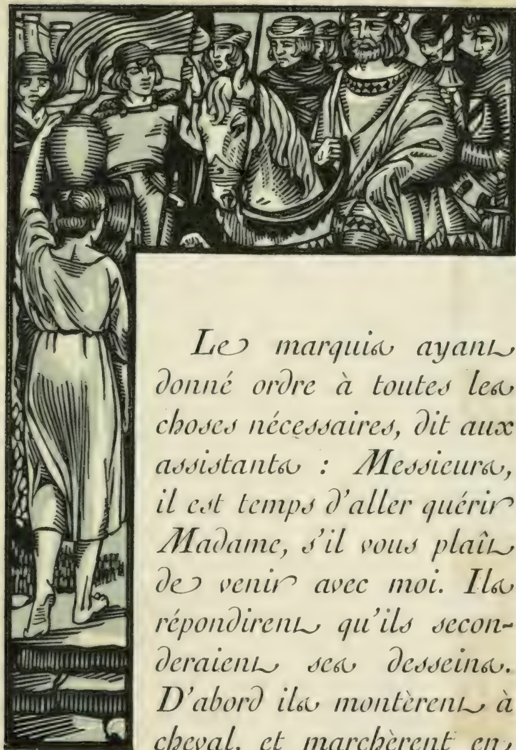
Il avait déjà fait tailler de beaux habits pour sa future épouse, et aussi avait préparé plusieurs bagues, ceintures et joyaux de grand prix avec une belle couronne ornée de pierreries, et généralement de tout ce qui était convenable à une grande dame.

Au jour destiné pour les noces, le palais fut plein de chevaliers, et gentilshommes, dames et demoiselles, bourgeois et autres. Le dîner était prêt que personne ne savait quelle était la nouvelle marquise.





Comme le marquis partit avec sa compagnie pour emmener la fille à Janicole.



Le marquis ayant donné ordre à toutes les choses nécessaires, dit aux assistants : Messieurs, il est temps d'aller quérir Madame, s'il vous plaît de venir avec moi. Ils répondirent qu'ils seconderaient ses desseins. D'abord ils montèrent à cheval, et marchèrent en



grande pompe vers ledit village, et quand ils furent devant la maison de Janicole, père de Griseledis, ils la rencontrèrent qui portait une cruche d'eau sur sa tête.

Griseledis ne savait rien de tout cela, mais seulement ayant ouï dire que le marquis se devait marier ce jour-là, s'était hâtée de faire sa besogne pour aller voir passer madame la marquise avec ses compagnes.

Comme elle voulait entrer chez elle, le marquis lui dit : Griseledis, où est ton père? Elle, toute honteuse, lui répondit : Monseigneur, il

est dans la maison ; le marquis dit : Fais-le venir, et mit pied à terre. Quand le bonhomme fut venu, il le prit par la main et lui dit : Mon ami, je sais que tu es un fidèle vassal, que tu m'as toujours aimé, et feras tout ce que je te commanderai, ainsi pour te dire mon dessein, je suis ici pour te demander ta fille en mariage : regarde si tu veux me la donner ?

Cet homme fut étonné de ces paroles ; il crut qu'on se moquait de lui, et rougissant de honte, il dit au marquis : Monseigneur, je





veux ce qu'il vous plaît, car vous êtes mon souverain. Entrons dans la maison, dit le marquis, car je veux parler à ta fille en ta présence. Il commanda à ses gens de l'attendre. Puis il entra dans la pauvre maison de Janicole, s'étonnant des bons services que cette pauvre fille rendait à son père, se tenant si bien en ordre nonobstant leur pauvreté, et du bon accueil qu'ils lui faisaient.

Quand le marquis fut entré il dit à Griseledis : Il faut que tu sois ma femme ; n'en es-tu pas bien aise ? Elle fut bien surprise de

ces paroles, et de voir tels hôtes dans sa cabane, elle répondit : Monseigneur, je sais bien que je ne suis pas digne d'un si grand honneur que d'être la moindre de vos servantes; néanmoins si c'est votre volonté et celle de mon père, je ne vous dois désobéir en rien.

Eh bien, dit-il, ma chère amie, puisque selon ma demande, il plaît à ton père que tu sois ma femme fidèle, je veux savoir de toi si te prenant pour ma femme, comme j'ai résolu de faire, ta volonté se voudrait accorder à la mienne; en sorte que





tu t'efforceras toujours de me complaire, et ne me contraindras jamais en aucune manière sans murmurer de rien, et que tout ce qui me plaira te plaise. Elle lui promit de le faire, disant : Monseigneur, je vous ai déjà dit que je ne suis pas digne de l'honneur que vous m'offrez d'être votre épouse ; il me suffit d'être la moindre de vos servantes. Toutefois, puisqu'il plaît à Votre Grandeur, je prie Dieu que votre volonté soit mon bonheur; je vous promets que pour ce qui est de moi, je ne ferai chose contre votre

volonté, quand ce serait qu'il me faudrait mourir.

En voilà assez, dit le marquis. La prenant par la main, il l'emmena dehors, où en présence de sa compagnie il dit : Mes amis, c'est celle-ci que je tiens pour ma femme, et elle me veut pour son mari : Et se tournant vers elle qui était toujours honteuse, il lui dit : Ma mie, me veux-tu pour mari ? Elle répondit : oui, Monsieur, si c'est votre volonté... Et il dit : je te veux pour ma femme.

Aussitôt, il dit au peuple : Voici votre Dame, je vous



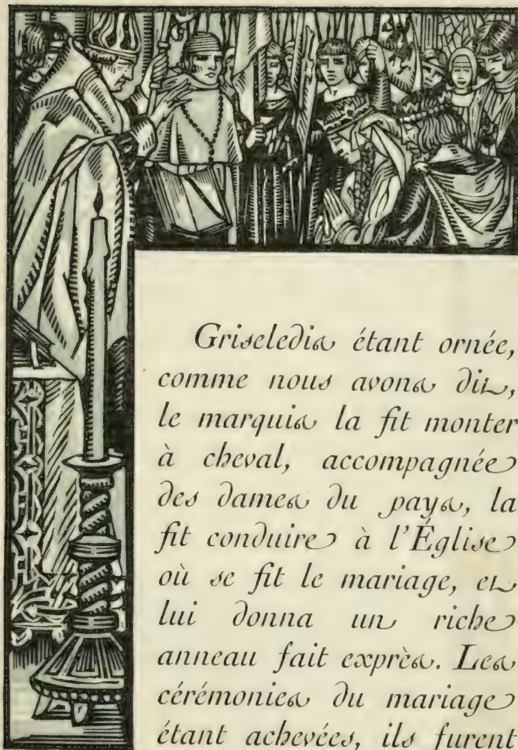


commande de l'aimer et honorer comme moi-même. Et afin qu'elle ne parût point pauvre et méprisable, il lui fit quitter ses habits, et la fit orner de beaux et somptueux vêtements qu'il lui avait fait préparer pour ses noces.

Les dames l'entourèrent de précieux joyaux et lui ayant accommodé ses blonds cheveux, le marquis lui mit une riche couronne sur sa tête, toute garnie de diamants.



Comment le marquis de Saluces épousa la belle Griseledis.



Griseledis étant ornée, comme nous avons dit, le marquis la fit monter à cheval, accompagnée des dames du pays, la fit conduire à l'Église où se fit le mariage, et lui donna un riche anneau fait exprès. Les cérémonies du mariage étant achevées, ils furent



conduite en grande magnificence au palais.

Les noces furent belles et grandes, ainsi que s'il eût épousé la fille du roi de France. Elle était belle de face et de corps, comme nous l'avons dit ; de sorte qu'elle paraissait si avenante par toutes ses qualités, qu'on ne l'eût point prise pour la fille de Janicole, ni pour bergère, et semblait mieux la fille d'un roi que celle d'un paysan.

Les nobles estimaient le marquis d'avoir fait un si beau choix ; et au lieu de la mépriser à cause de sa

pauvreté, ils l'estimaient autant qu'une princesse.

Enfin, elle fit tant par sa sagesse et douceur, que ses sujets et voisins parlaient de ses bonnes grâces; de sorte que les seigneurs et dames lui venaient rendre visite, et s'en retournaient contents et satisfaits. Elle donnait bon ordre aux affaires domestiques et d'État.





Comme le marquis de Saluces résolut d'éprouver la patience de sa femme par tourment: la patience qu'elle témoigna.





Griseledis ne fût pas longtemps avec son mari qu'elle devint enceinte, et enfanta une fille dont le marquis et ceux du pays firent grande fête, bien qu'ils eussent mieux aimé un garçon; elle l'allaita jusqu'à l'âge d'être sevrée. Peu de temps après, le marquis ne se



contentant pas des vertueuses bontés qu'il connaissait en sa femme et de l'amitié et obéissance qu'elle lui portait, entra dans sa chambre, faisant le fâché, et lui dit : Bien que tu sois à présent élevée en dignité, tu n'as pas oublié ton état du temps passé, et de quel lieu tu es sortie ; mais il n'est pas ainsi de mes chevaliers, barons gentilshommes et autres, qui ne peuvent cacher le mépris qu'ils font de moi, pour m'être marié à une femme de si basse condition ; et même de ce que tu as enfanté une fille, ils te supportent à regret.

La marquise entendant ces discours ne se troubla point ; mais lui dit humblement : Monseigneur faites de moi ce qui vous plaira ; je suis la moindre de vos servantes ; je n'étais pas digne de l'honneur que vous m'avez fait, mais c'est vous-même qui l'avez voulu. Cette réponse fut fort agréable au marquis.

Peu de jours après, pour l'exercer davantage, il lui dit : Mon peuple ne peut souffrir la fille que tu as enfantée, et moi qui veux vivre en paix avec eux, il faut que je condescende aux





volontés publiques, pour être fait de notre fille chose qui ne me saurait être plus fâcheuse, mais à quoi je n'ai pas voulu consentir sans t'en donner avis, afin que tu supportes patiemment le mal.

Quand le marquis eût achevé ce discours, qui était des glaives tranchants pour percer le cœur de cette dame, laquelle gémissant, mais sans témoigner sa tristesse lui dit : Vous êtes mon seigneur et époux ; moi et ma pauvre fille nous vous sommes soumises, pour que vous disposiez de nous à votre

volonté, car je vous ai si bien gravé dans mon cœur qu'il n'y a que la mort qui puisse effacer votre image et votre mémoire.





Comme le marquis de Saluces envoya quérir sa fille par un de ses serviteurs, feignant de lui avoir donné commandement de la tuer, et comme il l'envoya à Boulogne chez sa cousine.



Quand le marquis eût ouï la réponse de sa femme, et considérant sa patience, il en fut joyeux, bien qu'il fît le fâché, il se sépara d'elle ayant averti un de ses serviteurs touchant ce qu'il devait faire envers la petite fille. Il l'envoya secrètement à



sa femme, lequel faisant triste mine lui dit : Madame, si je veux sauver ma vie, il faut que je fasse le commandement de mon maître ; c'est pourquoi je vous prie de m'excuser à l'avenir ce que je ferai. Vous êtes trop sage, madame, et trop clairvoyante pour ne pas connaître que c'est par l'ordre de Monseigneur, lequel veut être obéi en toutes choses, que j'entreprends cela. Il m'a commandé de prendre votre fille, et que je... Et comme si la parole lui eût manqué il ne dit plus mot.

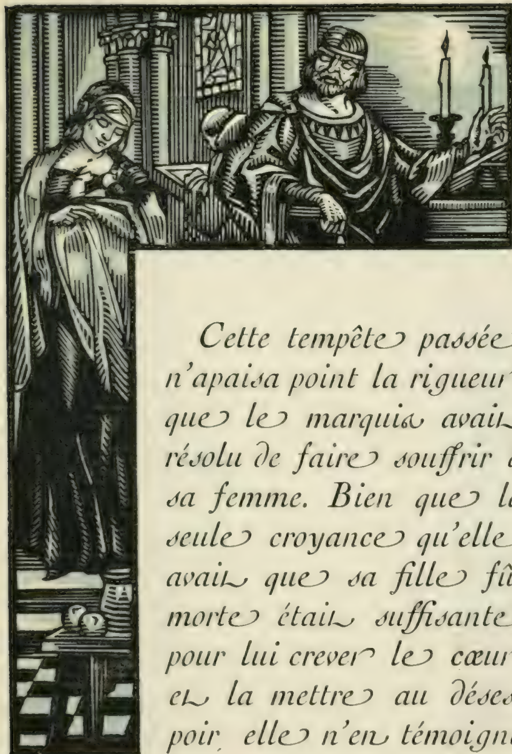
Griseledis voyant cela, et la

pâleur douce du serviteur, se souvenant bien des paroles que son mari lui avait dites, ne doutait pas que l'on allât l'égorger. Elle prit donc courage, et forçant la nature, elle prit la fille, ayant grand déplaisir en son cœur ; et l'ayant quelque temps regardée, lui donna sa bénédiction. Le valet la porta à son maître qui l'éleva soigneusement et l'endoctrina en toutes bonnes mœurs et honnêtetés comme il convient à la fille d'un grand seigneur.





Comme le marquis de Saluces voulut encore derechef éprouver la patience de sa femme, faisant semblant de vouloir tuer son fils.



Cette tempête passée n'apaisa point la rigueur que le marquis avait résolu de faire souffrir à sa femme. Bien que la seule croyance qu'elle avait que sa fille fût morte était suffisante pour lui crever le cœur et la mettre au déses-poir, elle n'en témoigna



aucun ressentiment; mais continua son amitié et service, faisant gayement envers son mari ce qui était de son devoir, et ne parlait point nullement de sa fille en sa présence ni en son absence. Le marquis ne lui en parlait point aussi, ains prenait garde à sa contenance, pour éprouver s'il trouverait en elle aucun signe de douleur. Ainsi ils passèrent quatre ans ensemble, au bout desquels la marquise accoucha d'un beau fils, dont le marquis fut bien aise et tout le peuple aussi.

Quand il fut un peu

grand et sevré, le marquis derechef ému de cruauté, et non content encore de ce qu'il avait fait, avec des paroles plus piquantes que devant, dit à sa femme avec fureur : Tu sais bien qu'il y a longtemps que mes gentilshommes et mes sujets sont mécontents de notre mariage, et plus encore depuis que tu as eu des enfants qu'auparavant, et principalement depuis que tu as eu cet enfant, je n'ai pu vivre avec eux, murmurant sans cesse, je ne les ai jamais vus si dépités. Ils ont oublié leur devoir

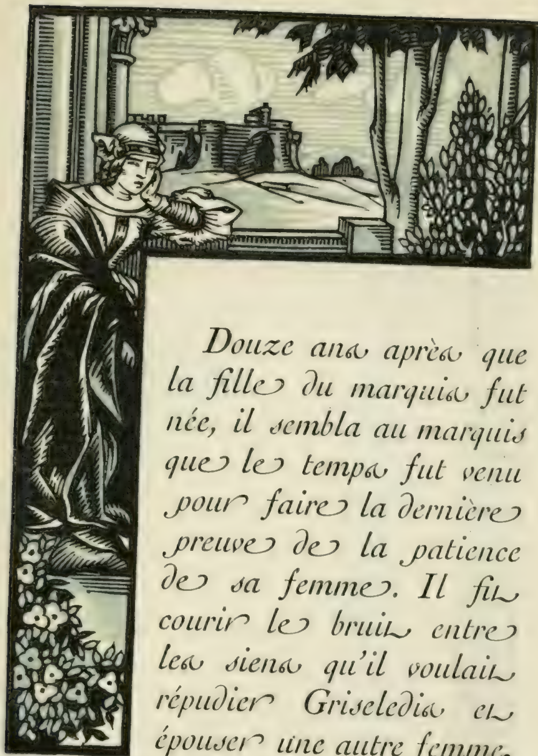




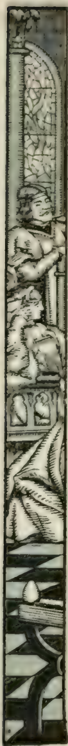
jusqu'au point de dire : Il ferait beau voir que nous, qui sommes gentilshommes, fussions gouvernés aprés la mort de notre prince par le fils de la fille à Janicole, d'un chétif paysan. Voilà les discours qu'ils tiennent de nous-mêmes ; dont je suis contraint de te quitter et prendre une autre femme ; c'est pourquoi tu te disposeras à cela.

Griseledis ayant entendu cela fut fort affligée, et lui dit qu'il était maître d'elle et de faire ce qu'il jugerait à propos, ainsi que de son fils.

Comme le marquis faisait courir le bruit qu'il voulait épouser une autre femme.



Douze ans après que la fille du marquis fut née, il sembla au marquis que le temps fut venu pour faire la dernière preuve de la patience de sa femme. Il fit courir le bruit entre les siens qu'il voulait répudier Griseledis et épouser une autre femme.



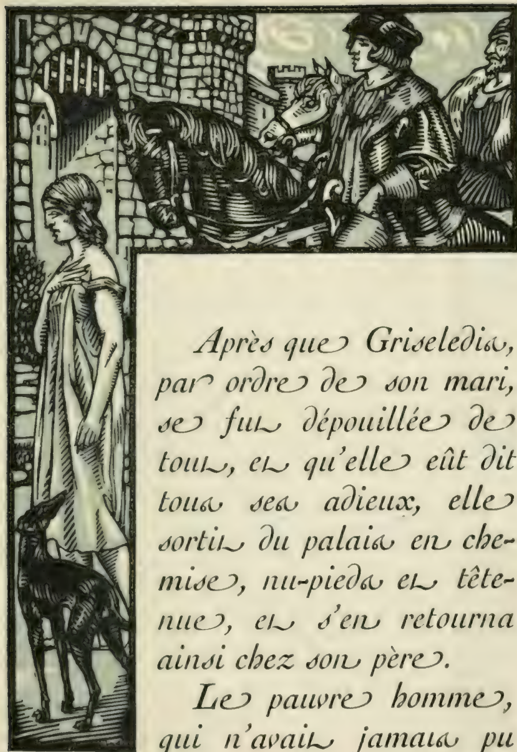
La marquise sachant ceci et voyant qu'elle devait retourner en la maison de son père pour garder les brebis, comme auparavant, et voyant qu'une autre femme aurait celui qu'elle aimait uniquement, sentit en soi-même un grand chagrin, se disposa à supporter celui-ci avec un visage arrêté, et se consolait, attendant la miséricorde de celui qu'elle avait donné son cœur quand il l'épousa, pour en faire à sa volonté. Quant au demeurant, dit-elle, je consens de retourner chez mon père finir ma vie, et céder la place à votre

seconde épouse, et de vous laisser tous mes habillements, bijoux et anneaux, ne vous demandant que de me laisser une chemise.





Comme Griseledis s'en retourna en chemise en la maison de son père.



Après que Griseledis, par ordre de son mari, se fut dépouillée de tout, et qu'elle eût dit tous ses adieux, elle sortit du palais en chemise, nu-pieds et tête-nue, et s'en retourna ainsi chez son père.

Le pauvre homme, qui n'avait jamais pu



croire que le marquis eût réputé sa fille pour son épouse, ains avait toujours douté que quand son seigneur en aurait passé son envie il la renvoyerait, s'attendant à toute heure de voir ce qu'il voyait, lui avait toujours gardé les vieux habits qu'elle avait quittés lorsque le marquis l'épousa, et n'en ayant point d'autres il les lui remit ainsi, en présence de plusieurs gens d'honneur qui l'avaient accompagnée, desquels le bonhomme avait plutôt entendu les cris que de sa fille. Elle prit son ancien habit, bien qu'il fut trop étroit, et sans

montrer d'être fâchée remercia ceux qui l'avaient accompagnée, et leur ayant recommandé l'amour et l'obéissance de leur seigneur se remit à faire de petits services en la maison de son père comme elle avait accoutumé.





Comme le marquis envoya quérir Griseledis pour lui faire garnir la chambre de sa nouvelle épouse.



Quand le marquis eût fait tout ceci, il fit entendre à tous ses sujets qu'il avait arrêté son mariage avec la fille du comte de Paniche, et faisant faire un grand apprêt pour la noce, il envoya quérir Griseledis, et étant venue, il lui dit : Ma future épouse



doit arriver en peu de jours, c'est pourquoi je veux la recevoir honorablement avec toute sa compagnie. Tu sais bien que je n'ai personne ici qui sache bien orner des chambres et faire toutes choses nécessaires pour un tel sujet; ainsi je veux que toi, qui sais mieux les endroits du palais que toute autre, fasses tout ce que tu verras être nécessaire. Fais inviter tels seigneurs et dames que bon te semblera, et reçois, tant les étrangers venus avec ma future épouse que ceux que tu auras invité, comme si tu étais encore dame de

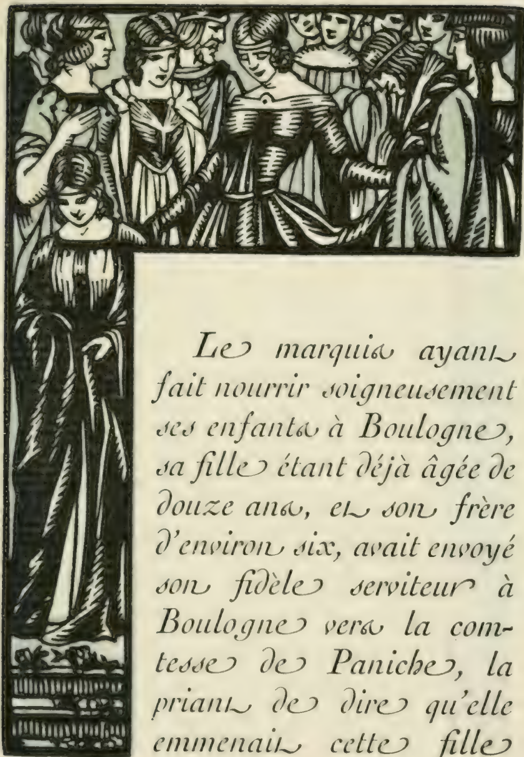
céans; et tous mes officiers t'obéiront; et après la consommation du mariage, tu t'en retourneras chez ton père.

Le jour des noces étant arrivé, bien qu'elle n'eût que ses pauvres habits sur le corps, elle reçut courtoisement et avec un gracieux visage tous les invités; et semblait bien à tous ceux qui la voyaient qu'elle était remplie d'une grande sagesse et prudence.





Comme le marquis envoya quérir ses enfants à Boulogne, feignant que sa fille fût celle qu'il voulût épouser, et comme Griseledis fut remise en honneur.



Le marquis ayant fait nourrir soigneusement ses enfants à Boulogne, sa fille étant déjà âgée de douze ans, et son frère d'environ six, avait envoyé son fidèle serviteur à Boulogne vers la comtesse de Paniche, la priant de dire qu'elle emmenait cette fille



pour être la femme du marquis de Saluces, et sans déclarer à personne aucunement qui elle était.

Le comte pour faire ce que le marquis le priait, dans peu de jours se mit en chemin avec la femme et lesdits enfants, et une grande compagnie; puis ayant donné avis par un courrier de son départ arriva au jour assigné à Saluces environ midi, rencontrant ceux de la ville qui attendaient cette nouvelle marquise; dont chacun fut surpris de la beauté de la jeune princesse, disant tous que

le marquis ne perdait rien au change, et qu'elle était bien d'une autre condition que la fille de Janicole.

Les dames auparavant avaient instamment prié le marquis de permettre ou que Griseledis demeurât enfermée dans une chambre, ou de lui donner un des habits qui lui avaient servi autrefois afin que pour son honneur, celle qui avait été sa femme fidèle si longtemps ne fut ainsi mal vêtue devant ces étrangers. Mais il n'en voulut rien faire.

Griseledis ayant été longtemps dans la chambre avec

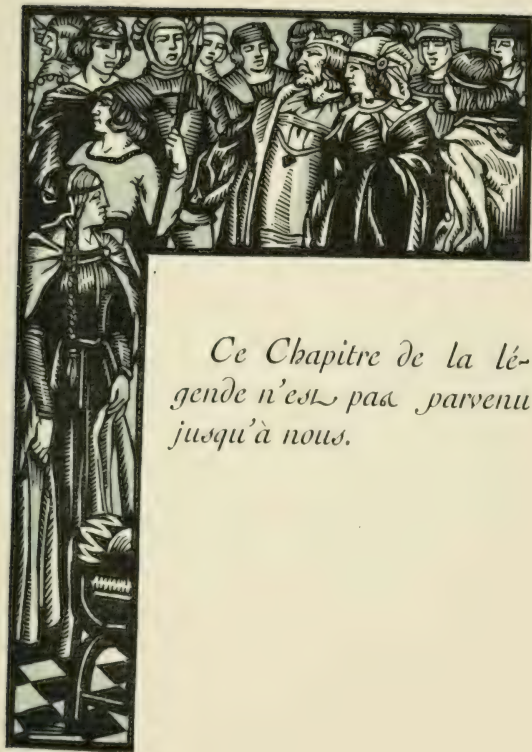




la pucelle et son frère, ne se pouvait saoûler de les regarder, admirant grandement la beauté de sa fille et sa bonne grâce. Le dîner étant prêt, Griseledis l'amena dans une salle où elle fut assise au milieu des plus grandes dames du pays ou des autres de sa compagnie, tandis que Griseledis était occupée à mettre ordre que rien ne manquât.

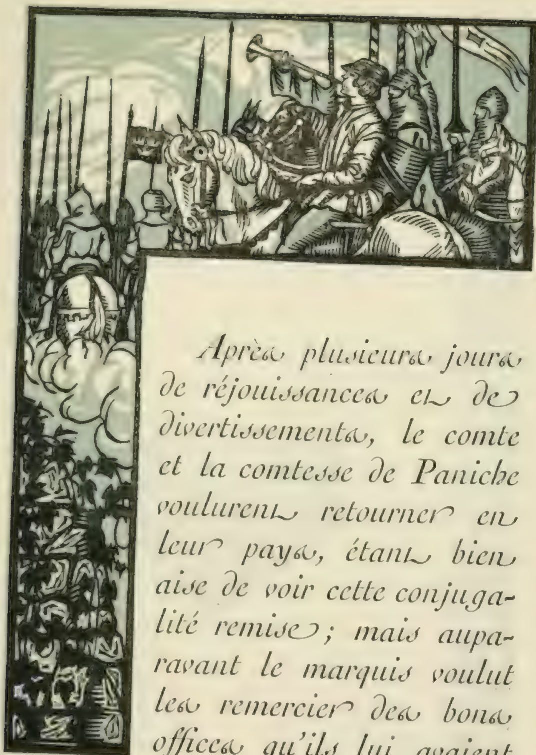


Comme la belle et patiente Griseledis avec son père Janicole fut remise et reçue par le marquis en plus grand triomphe et honneur que par avant.



Ce Chapitre de la légende n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Comme le comte et la comtesse de Paniche retournèrent en leur pays.



Après plusieurs jours de réjouissances et de divertissements, le comte et la comtesse de Paniche voulurent retourner en leur pays, étant bien aise de voir cette conjugalité remise ; mais auparavant le marquis voulut les remercier des bons offices qu'ils lui avaient



rendus, et leur fit de beaux présents. Et s'étant embrassés les uns et les autres, ils partirent pour Boulogne dont le marquis et les principaux de sa cour les conduisirent pendant six lieues.



Fin

de

Griseledis.

Les bois dont ce livre est orné ont été dessinés et gravés par P. A. Moras pour illustrer : 50 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 50 (contenant une suite des bois sur papier de Chine) ; 950 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 51 à 1000 et 40 exemplaires hors-commerce numérotés à la main de I à XL. Les bois de cette édition, qui ne sera jamais réimprimée, ont été barrés après tirage. Cet exemplaire porte le

N° 728

Achevé d'Imprimer
le 8 Janvier 1921
par Ducros, Lefèvre et Colas
7, rue Croulebarbe
à Paris.